Les Lîeux, espaces ouverts, solides et disponibles

À force d'en rencontrer, d'en visiter ou de participer à leur existence, les Lîeux nous apparaissent comme une évidente nécessité.
Le Lîeu est un espace territorialisé, ancré dans un «local», et dans une proximité. Il peut être permanent, temporaire, programmé. Son lien avec l'institution ou les dispositifs institués est variable et définit souvent beaucoup de son caractère. Il est lui même institué par une forme de solidité qui lui confère un statut d'immeuble.
Et pourtant, il n'est pas affecté ou en tout cas, il garde une ouverture qui le rend disponible à l'appropriation par des acteurs improbables et sur des objets inattendus. Il ne dépend pas des projets développés pour exister, les projets développés ont pourtant besoin de lui pour exister. C'est l'espace de la fécondation et de la maïeutique, de l'accouchement, mais ce n'est pas pour autant le porteur de l'identité des projets.
Les Lîeux ne sont pas reliés, ne sont pas connectés entre eux. Ils œuvrent et transforment, développent localement mais sont rarement dans la sédimentation de leurs expériences et encore moins dans le faire savoir, l'échanger avec d'autres Lîeux.
Ce manque de lien les maintient dans un isolement qui confère à la constitution d'entre-soi, nécessaire à la transformation ponctuelle d'un territoire, mais insuffisant pour faire mouvement, pour œuvrer à la transition. La cartographie des Lîeux, des liens volontairement tracés et l'accumulation des expériences croisées pourraient déclencher des changements plus vastes.
N'allons pas plus loin, ce sont les acteurs de ces Lîeux qui doivent construire leur récit.
Capacitation Citoyenne propose de commencer en invitant ces Lîeux à se retrouver une première fois le 23 septembre 2016 chez «Les Grands Voisins» à Paris.
Voici une série de cartes postales de Lîeux qui seront là à **temps**.

La Terrasse Jules Verne

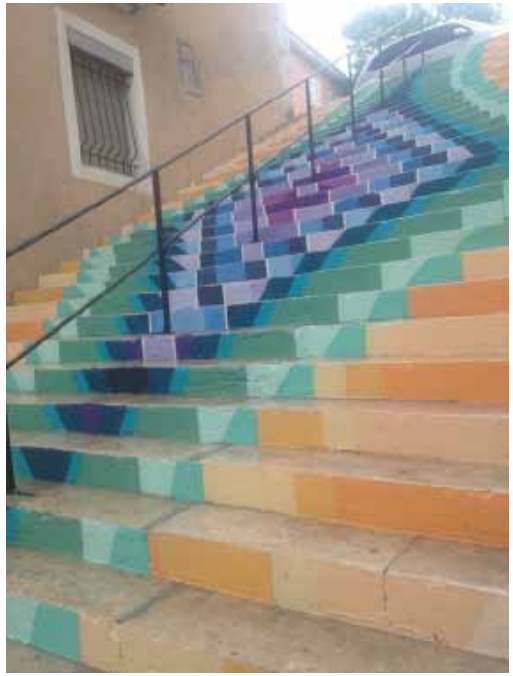
Ce coin de Montreuil n'est pas très connu. D'aucun disent qu'ici, on est en fin de piste, on est au fond de tout. Et les bus qui vous y emmènent ne sont ni à l'heure, ni très confortables tant la surcharge est grande. On est au-delà des Murs à Pêches, un quartier de «Bamako 2» qui se sent souvent abandonné. Raison de plus pour s'organiser.
Et là, derrière le terrain de foot, y'avait un champ de ronces. Il fallait de l'imagination pour en faire la Terrasse. Et sans doute un peu d'obstination. Il y a ainsi dans les villes, des lieux qui se sont cachés sous une nature sauvage et impénétrable.
Hi. l'avait repéré, il s'en est approché peu à peu, traçant patiemment quelques sentiers qui se refermaient à mesure de son passage. Puis quelques jeunes du foyer malien sont venus tresser des dossiers de banquette avec les restes de gazon synthétique. Puis les anciens ont décidé de venir y jouer aux boules.
Maintenant, les ruches ont pris leur place, la scène de la Terrasse accueille des groupes de musique et les classes élémentaires viennent y découvrir un peu de nature en ville. Des préados y ont fait une cabane bien cachée. Discrètement, la Terrasse de Jules Verne est devenu l'espace disponible pour prendre l'air, rencontrer l'autre, s'amuser en apprenant, dormir dehors, pique-niquer, écouter de la musique, faire respirer le quartier, prendre sa part pour sauver la planète des catastrophes.
C'est une propriété communale, un espace public de quartier, avec un collectif de militants qui le gère, et une convention de principe qui lui assure une relative pérennité, face à la pression foncière de ce quartier en mutation. Mais combien de **temps** ?

La Piscine, fabrique de solutions pour l'habitat

Doucement sur la rampe quand le chariot de palettes est trop plein, la pente est raide, faudrait pas traverser la vitrine. Mais elle est bien pratique pour monter les meubles ou les toiles mécaniques de Fs.
Et ça fait un observatoire, une vue d'avion sur les établis qui se transforment en cages de foot pour les moments de détente.

Le rideau métallique ouvre sur les 600 mètres carrés d'atelier tous les mardis, et les jours exceptionnels, pour un débat sur le droit au logement ou la projection d'un film sur les squats à Barcelone. Il y a plein de bricoleurs qui se lèvent plus tôt, le mardi, pour venir à «La Piscine», la Fabrique de solutions pour l'habitat, à Echirolles, même si c'est trop loin du centre de Grenoble.

A midi, si on est plus de quinze, on met les deux tables en bois de palette l'une au bout de l'autre, ça fait vite dix mètres de longueur, et on «bricole ensemble une «salade espagnole».
On y a fait des tables de chevet, un salon fumeurs d'extérieur, une banque d'accueil pour le Fournil, une yourte, une villa dans des containers, des bacs à planter, des pianos magiques, une passerelle et un bateau pour le collectif Mort de rue, une conférence sur les Communauty Land Trust, une expo sur l'architecture participative, des rencontres internationales sur le logement. Il y a aussi des gens qui sont venus pour rien n'y faire mais être là aussi.
A la fin, des familles sans logement se sont installées sur le terrain d'à côté, et là, les élus d'Echirolles n'ont pas trouvé ça bien.
Puis le bail précaire s'est terminé, la Piscine a fermé. Maintenant, il faut trouver un autre lîeu, mais combien de **temps** faudra-t-il pour que la demande soit entendue ?



Le Bonheur Voironnais Brut

Déjà, un petit coin de la ville est transformé. Oh, ce n'est pas encore une restructuration haussmannienne, ce n'est que la partie verticale des marches d'un escalier urbain de la vieille ville que des jeunes artistes en herbe, accompagnés d'un artiste reconnu, ont peintes dans une réalisation kaléidoscopique.

A l'origine, Ve avait lancé l'idée de sortir les escaliers voironnais de leur morosité. La MJC se posait la question du Bonheur Voironnais Brut. La rue intérieure du bâtiment s'était mise à raisonner de dizaines de voix. Pe voulait rouvrir un café fermé dans un hameau à quelques kilomètres. On voulait organiser des cris dans la rue pour mettre en valeur les bonnes idées de chacun, faire un café des bonnes nouvelles. Me proposait d'investir un carré de terre disponible pour réaliser des jardins partagés. Des parents d'élèves imaginaient une convergence avec des élèves et des instituteurs pour bouger les lignes au moins à l'extérieur de l'école. Des habitants se questionnaient sur la façon de reprendre langue avec ces jeunes en déshérence au pied de leurs immeubles.
La Maison des Jeunes et de la Culture de Voiron commence sa métamorphose, elle devient le lîeu de la convergence des désirs, le déclencheur des chantiers de transformation de la vie quotidienne des Voironnais. Il faut un espace de retrouvailles, un lieu d'accueil où l'improbable peut se dire, où l'énergie individuelle peut se connecter aux communs, où l'initiative de chacun peut faire équipe.

Depuis six mois, ça commence, et déjà on peut sentir le changement. Ce qu'on prenait pour fondamental est remis en cause, les clients deviennent acteurs, les usagers deviennent chefs de projets.

Mais comment faire durer jusqu'à faire de cette maison celle des projets, de l'invention, de la solidarité ? Le **temps** joue dans les deux sens, il essouffle comme il établit…

Woningen 123 Logements

Pas sûr que les concepteurs de cet immeuble de la rue Royale à Bruxelles qui a longtemps abrité le ministère de l'éducation avaient imaginé que le hall d'entrée pouvait servir, grâce à sa grande hauteur sous plafond, de séchoir pour y étendre les draps.

Rien de tel pourtant pour animer cet espace gris et austère et lui donner des airs vénitiens. Mais vous auriez pu entrer par la rue des associations et traverser les ateliers de réparation de vélos ou la salle noire du Bokalroyal, le trait d'union entre les habitants du 123 et le reste du monde, grâce au programme culturel qui s'y déroule.

65 personnes habitent en permanence et durablement dans ce squat qui a maintenant ses lettres de noblesse acquises par une longévité exemplaire autant que par une détermination à rester en lien, d'abord avec les autres lieux de lutte sur les questions de logement dans la capitale Belge, mais aussi avec le monde entier qui a sa chambre d'ami réservée.
Depuis le temps, les enfants sont arrivés, certains sont même devenus grands et entrent maintenant dans les instances de gouvernance du Lîeu.

Et le 123 se développe, avec une table d'hôtes, avec une friperie, avec la Poissonnerie, restaurant alternatif, et en ouvrant d'autres squats dans la ville. Le sens initial, de lutter contre le mal logement dans une ville qui a plus de quinze mille logements vides pour cinq mille sans domiciles, ne s'est jamais perdu. Même si le Lîeu a aussi inventé de nouvelles façons d'habiter, collectivement et dans l'altérité, joyeusement et dans des zones de gratuité.
Neuf ans que le 123 a ouvert, il n'était censé durer que deux années dans la première convention avec le propriétaire. **Aujourd'hui** le propriétaire va changer, comment vont se passer les négociations avec le nouveau ?

La Chimère citoyenne

Dans le quartier des antiquaires à Grenoble, les échoppes sont restées en l'état, la peinture des devantures est vert-gris, les pierres taillées sont blanc-sale, les gardes corps en arabesque. Reste un «tapissier». Un atelier où l'on peut venir pour retrouver un air neuf ? Effacer les taches et les rides et briller de nouveaux festons d'or ?
Eh. éclate de rire à chaque fois qu'on lui demande pourquoi l'enseigne du tapissier est resté alors que la Chimère Citoyenne y a pris ses aises.
Un atelier, un magasin, mais on n'y vend rien. On peut y boire un café, prendre un bouquin et s'installer sur une table de bistrot, bientôt rejoint par un autre lecteur.
Ce soir la Chimère restera éclairée tard, elle a initié une rencontre avec la vice présidente du Conseil départemental qui va venir parler du contrat d'engagement réciproque dans cadre du RSA. Qu'est-ce que ça veut dire «réciproque» ? Les 28 citoyens venus pour en débattre sont des allocataires, des jeunes de «nuit debout», des plus vieux, des « contre» la réciprocité et des « pour» la réciprocité. Une grande hétérogénéité et pas mal de colère.
Une autre fois ce sera avec les «le Centre des Jeunes Dirigeants en Isère» qui vont du même coup y croiser associations de chômeurs, élus, collectivités locales. Et on prépare même une journée à la Maison de la Culture sous le parainage d'Edgar Morin ou de Jean-Paul Delevoy. Ce ne sera surement pas pour faire tapisserie.
Eh. a inventé le cadre de « rencontres improbables » d'où émergent des solutions inédites contre la précarité. Depuis bientôt deux ans, la Chimère citoyenne conjure jusque son nom pour transformer l'utopie en réalisme. Saura-t-elle durer jusqu'à démontrer que pour faire changer les choses, mieux vaut commencer par prendre le **temps** de faire du café ?

Table de quartier Amiraux Simplon Poissonniers Paris 18ème
Quand on arrive dans le quartier, on ne voit rien. Pas de local pour la Table de quartier Amiraux Simplon Poissonniers.
On ne voit rien à part peut-être, à Marcadet, le panneau d'affichage du collectif Ornano, construit avec des palettes, sans attendre les délais institutionnels, parce qu'il en fallait un. Panneau où trônent les infos du quartier et l'affiche du nouveau site web collaboratif de quartier.
On ne voit rien à part peut-être, sur les murs en brique du 26 ter Ordener, la synthèse d'un atelier projet et des souhaits des habitants récoltés par le collectif Dépôt Chapelle Ordener sur le projet d'aménagement.
On ne voit rien à part peut-être, sur la vitrine du futur supermarché coopératif, le guide culinaire du quartier, construit collectivement pour échanger des bons plans.
On ne voit rien à part peut-être une affiche sur la devanture de la Cité Traëger qui accueillera la prochaine rencontre en assemblée, ou encore sur la vitrine de l'association ATNT 18 la présence de permanences en ses lieux et de rencontres des groupes de travail.
La Table de quartier n'est pas un lieu, c'est un espace.
Samedi matin, 11h, à la sortie du métro, devant le Franprix. Quelques personnes arrivent de différents endroits du quartier, d'autres le rejoignent au fur et à mesure. Les premières ont ramené le gros du matériel, les autres des compléments, du café. Table sur tréteaux, plan du quartier, infos sur le projet, support d'expression… Une table de quartier s'annonce. Elle rassemble des personnes de tous bords : des qui veulent redonner de la vie à la ville, des qui veulent végétaliser pour respirer un peu, des qui veulent faire du lien entre les voisins, des qui veulent que leur voix compte, des qui veulent changer les choses, des qui veulent que ça aillent vite, des qui ont peu de temps mais qui viennent un peu dès qu'ils peuvent, des qui parlent peu mais aiment faire des choses avec les autres…Habitants, parents d'élève, artistes, membres d'association, de collectif… Ils se rassemblent pour s'adresser au quartier et que les gens d'adressent à eux. Informer sur ce qui se passe, échanger et recueillir les points de vue de chacun, construire des propositions et, ensemble, faire en sorte qu'elles aboutissent, ainsi s'organise la Table de quartier.
La Table de quartier est un espace qui part de rien mais qui part de tout le monde. C'est une réalité qui se veut appropriable, confortable et accueillante. Un essai, qui permette de se dire que l'on peut construire collectivement des espaces commun de vie, des espaces politiques, sur tous les territoires, dans tous les lieux. Un essai qui se teste et qui prendra la forme que celles/ceux qui s'y investissent pourront **au fil du temps** lui donner.

Le Parlons-en

Aux lisières de la vieille ville de Grenoble, sous l'ombre de l'immeuble en S, la grande salle de la Maison des Habitants du Centre Ville n'est pas encore ouverte. Quelquefois, Jh. est encore couché en boule dans ses duvets et ses cartons. Pas encore neuf heures, Ce et Pe sont déjà là, avec leur sono et leurs trois cafetières. Ils connaissent bien les gestes qu'il faut faire pour ranimer la salle. D'abord, en passant par le hall d'accueil, entrer dans la salle et la libérer de son rideau de fer. Puis vite, mettre les chaises en rond. Une trentaine aujourd'hui, les rencontres au Point d'Eau et au Fournil laissent présager qu'on aura de la visite, le sujet tient à cœur.

Les trois cafetières ronronnent, le carton de croissants est ouvert, les comptes-rendus des séances précédentes sont étalés sur une table avec leurs couleurs franches et leurs singes grimaçants.
Des affichettes ont été collées dans la rue du Vieux Temple, jusqu'à la place Notre-Dame. Est-ce que ça sert vraiment à faire venir des gens ? On se souvient d'une personne qui a raconté sa première venue grâce à ces petites étiquettes signalétiques. On ne sait pas comment les gens viennent, mais ils viennent, alors surtout, on ne lâche rien, on continue, chaque deuxième jeudi du mois, notamment de scotcher les affichettes.
Avant tout le monde, Sm passe voir, il vérifie que tout va bien, prend un café et repart, il a à faire ailleurs et reviendra plus tard. Xz lui succède et propose de tester la sono avec son I.pad. Un peu de musique. Lui aussi repart mais ne revient jamais.

10 heures moins le quart, les bénévoles et les professionnels arrivent. Quelques uns découvrent et cherchent un interlocuteur pour être sûrs de ne pas se tromper. Déjà quatre ou cinq chiens sont devant. Ça discute, ça s'interpelle, on embrasse ou on tend la main froidement, on tourne le dos aussi parfois. Et on s'éloigne, préoccupé par quelque chose qu'on avait oublié. Beaucoup vont assister aux préliminaires, ce temps ouvert sur l'espace public de la rue, mais ne vont pas entrer.
10 heures vingt, Ma décide que ça suffit d'attendre, qu'il faut quand même commencer **à l'heure**, allez, on finit sa cigarette.

Le cercle est déjà bien plein, on attend que Ce veuille bien commencer. Et elle, elle attend que ceux qui sont dehors veuillent bien entrer.

On est au «Parlons en». Ici, on peut tout dire, sauf à dire du mal d'une personne précise, sauf à désigner. On parle pour énoncer la violence de la vie dans la rue, la valeur de la solidarité, la peur de l'avenir, le découragement, l'espoir… On parle pour dessiner les contours d'un changement nécessaire. On parle aussi pour exister et être entendu simplement.
On se présente, avec son nom ou avec un autre nom, c'est le plus souvent un prénom, on se tutoie souvent, mais on peut aussi dire «monsieur, madame», on écoute bien plus qu'on parle.
Le micro est de rigueur, il énerve tout le monde, d'autant qu'il ne marche pas toujours. Mais c'est le bâton de parole, si tu ne l'as pas, tu fermes ta bouche. Ça fait partie du respect, ici on s'écoute.
Aujourd'hui, Hy voudrait bien expliquer à chacun que les addictions sont mauvaises. Mais Mt a plus urgent à dire, il voudrait apprendre à écrire. Et si personne ne l'écoute, il va peut-être faire un malheur. Sm et Mo le prennent à part et vont continuer un autre Parlons-en sur le perron. Pl raconte les nouveaux venus qui sont à Point d'Eau et qui ne viennent pas jusqu'au Parlons-en, faudrait aller les chercher. Et Ma reprend l'histoire du collectif Mort de Rue, qui est né d'une longue discussion ici, il y a déjà quatre ans. Ps expose posément la nécessité de relancer le projet du Lîeu, de faire exister un espace de bricolage, de croisement, de ressourcement, de vie quotidienne pour les habitants de la rue.

Ça sert à quoi le Parlons-en ? Depuis le temps que l'on se révolte contre la fin de l'hébergement d'urgence, chaque fin mars et que ça recommence chaque année ? Et les élus qui ne viennent qu'une ou deux fois par an! Et depuis le temps qu'on dit qu'on ne peut pas se faire soigner les dents, quand est-ce que ça arrive, ce fauteuil accessible à toutes les mâchoires ?
Mais le Parlons-en, c'est aussi le seul lieu où l'on est écouté, où l'on peut quand même rencontrer des élus quelquefois, où on a pu inventer des choses indispensables comme Mort de rue…
Plus de soixante fois que la réunion se tient. Mais pour combien de **temps encore ?**

La Maison des Migrants

L'entrée sur la rue du Prince Royal, à Ixelles, commune de Bruxelles, est sous contrôle. Le porche ne s'ouvre que si vous insistez. Et une fois dans la cour intérieure, vous attendrez peut-être quelques instants, qu'on vienne vous accueillir. Bien sûr on ne se méfie pas, mais on voudrait faire les choses comme il le faut. Ne pas se tromper d'attitude, de langue, de posture. On sait trop bien qu'ici, on ne peut pas savoir à l'avance qui arrive. C'est un peu comme si on demandait à la mer de ranger les naufragés par catégorie. Ici, le monde entier peut arriver, alors autant soigner les premiers gestes, les premiers mots, ne pas se tromper.

Le plus surpris, ça doit être le bâtiment, il était prévu pour organiser les bureaux administratifs de la sécurité sociale. Il s'était fait une façade bien grise, bien austère, bien uniforme. Et voici qu'on lui demande de loger et de faire cohabiter des coutumes et des cultures bariolées. Il a fallu dessiner une guirlande de maisons colorées pour faire un logo, impossible de s'appuyer sur l'architecture existante.

Mais la rigueur de l'architecture a dû aider à s'organiser. Pas question de déléguer ça à une ONG, une obédience ou une association politique, ici, ce sont les gens qui y vivent qui décident ensemble de la façon dont ils veulent vivre. Et pas question de refaire l'expérience de la tour de Babel. On écrit les règles, un Comité de Gestion les fait vivre et l'assemblée générale cautionne toute décision. Toute transgression est contrôlée, voir sanctionnée. Ça ne rigole pas trop sur ces choses là. Pas question de laisser son tour pour le ménage ou la cuisine, pas question non plus de laisser seules les femmes pour s'en charger.

Et puis ce bâtiment austère avait d'autres ressources. Vous imaginez, vous, un théâtre fait maison, un plateau de télévision et de radio, des cuisines professionnelles, une école des langues, Français, Néerlandais, Anglais, Arabe, une garderie pour les enfants, du sport, du juridique, de la musique, une table d'hôte pour les voisins ?

Près de cent personnes vivent ici, la plupart sans papiers, arrivés de partout.

Pourtant personne n'est illégal! Papiers pour Tous ou Tous Sans-Papiers.

Voilà un squat bien indispensable. Mais voilà qu'il change de propriétaire, qu'il fait partie d'un «projet urbain». Que vont imaginer les migrants pour retrouver un nouveau Lîeu, et **bientôt** ?

La Librairie Tartinerie de Sarrant

Bien vingt minutes qu'on roule sur de toutes petites routes du Gers, dans cette «Toscane» française, loin de toute urbanité. Et voilà qu'on découvre un village fortifié sur un plan circulaire, avec quelques maisons à colombages adossées à une église. Beaucoup d'entres elles sont en ruine, les autres sont rarement habitées. Pourtant, tout au fond, la Librairie Tartinerie nous attend.

Même de l'extérieur, on sent qu'elle est trop grosse pour son enveloppe, ça déborde, c'est tout gonflé, il y a trop d'énergie, de force, de stock, d'envies, entassés dans ces vieux murs de pierres blanches. Et dés qu'on entre, c'est confirmé, la Librairie est pleine, comme on dit d'un œuf. Tous les livres du monde sont là, poussant sur les murs et courbant les étagères. Mais tous les gens du pays sont là aussi. Avec ceux des pays d'à côté.

Dr sourit de voir notre étonnement mais continue simplement à faire les tartines au milieu des livres. Cy nous laisse visiter, ça peut prendre un temps. Une heure, un jour, un mois ?

Et puis on se retrouve à la table, avec le Conseiller départemental qui voudrait bien savoir d'où on vient. Il participe ici à l'écriture d'une «histoire de la culture du maïs» qui pourrait bien être le début d'un changement de paradigme quant aux pratiques de l'agriculture du Gers. Ici, tout le monde peut se parler, les paysans des grandes exploitations, les copains de Bové, les conseillers du département, les historiens, les adeptes de la transition, les passants par hasard. Et du coup, on évalue les vrais désaccords, qui ne sont pas insurmontables.

Cy dit que pour ça, il faut que la Tartinerie soit solide, indépendante, rentable, qu'elle ne demande rien à personne pour exister et faire exister les initiatives improbables.

16 ans qu'on fait des tartines à Sarrant, sur la force de conviction de Dr et Cy et des amis qui les ont rejoints. Comment ça peut durer, dans le **temps,** comment ça peut essaimer ?

PLOEF!
PLus On Est de Fous...

Qu'est-ce qui fait qu'on n'est pas n'importe où ici ? Le nom de la rue «Bonaventure» ? Un peu de bleu sur les menuiseries de la façade de brique ? Ou le figuier envahissant sous lequel il faut se baisser pour atteindre le Lîeu ? Ce figuier, coincé dans la trame foncière étroite des petites maisons mitoyennes de Jette, commune de Bruxelles. Il n'en porte pas moins les fruits déjà mûrs qu'on croque en discutant, comme ceux de l'année prochaine, petites bourses encore vertes et dures.
Ici l'intérieur est plus grand que l'enveloppe, on manquait un peu d'air pour les arts martiaux, alors on a creusé le sol et ainsi gagné du ciel. Et si par hasard on risquait de réveiller des courants maléfiques souterrains, il a suffit de les couvrir de tapis volants pour qu'ils deviennent des souffles de justesse.
C'est le lieu qui a dit peu à peu ce qu'on pouvait y faire et continue à inventer d'autres croisements. Commençons, comme d'habitude, par boire un café (zapatiste) ou un verre de vin. L'anniversaire des quinze ans du café philo, c'est l'occasion de faire venir un musicien et un danseur que les philosophes n'ont pas l'occasion de rencontrer. L'atelier coiffures africaines doit laisser un peu de place à l'orchestre de jazz, mais ça présage des rencontres improbables et fertiles. Les yeux des petits enfants malades en éclatent de rire même si c'est pour la dernière fois. Dimanche prochain, c'est les vacances, on ferme, mais les voisins préfèrent faire leur barbecue ici, y'a plus de monde qui passe.
Ce qui ne se voit pas tout de suite, c'est que le figuier et les tapis volants ont tressé des liens avec plus de vingt pays lointains, en Europe et en Afrique et que l'on travaille ici très sérieusement à l'établissement d'une base de donnée sur les indicateurs de bien être. Si PLOEF! est un refuge de quartier, c'est aussi une rampe de lancement vers les projets de transformation de la société. La musique, le théâtre, la culture en sont souvent le viatique.
Huit ans **déjà** que PLOEF! change le quartier et le monde, mais ça tient sur quoi ?
Saura-t-on payer le remboursement de l'emprunt encore cette année ?

La Cabane à Gratter

Avec le globe terrestre rigolard peint sur les lambris, c'est bien toujours la même cabane que celle de la place André Meunier. Bien sûr elle est plus petite, coincée au bord du trottoir, comme une camionnette mal garée. Et puis Gs n'est plus là pour accueillir la tribu des errants qui arrivent de la gare Saint Jean. Mais tous les autres sont là, un jour avec une guitare à gratter, comme au tout début, quand il n'y avait même pas de cabane, un jour avec des crêpes ou des gâteaux. Sur les tables on joue toujours aux cartes. Le mercredi et le soir, y'a des enfants qui font leurs devoirs ou dessinent des cartes postales pour leurs copains de Madagascar.
L'atelier de réparation des vélos va devoir attendre que les travaux de la place soient terminés et que la grande cabane toute neuve, promise par la ville de Bordeaux, soit construite. On pourra recommencer à planter de la menthe en permaculture pour préparer du thé pour les passants. Et peut-être que quelqu'un saura sculpter pour faire d'autres totems en mémoire de Gervais.
D'ici là, la cabane est ouverte tous les jours, qu'il pleuve ou qu'il vente, y'aura toujours quelqu'un pour accrocher les vies à la dérive le temps de reprendre langue, le temps de vérifier qu'on est encore de cette société. Faudra le dire par un dessin ou une petite phrase dans le grand livre de Be. Ou sur une grande fresque peinte à cinquante mains. Et puis bientôt, on va faire une fête, et une immense paëlla, et des chants et des danses, jusqu'au bord de la nuit.
Et tant que les voisins y viennent aussi, on ne pourra pas la laisser brûler. Mais combien de **temps** devra-t-elle encore attendre pour retrouver sa place, la Cabane à gratter ?

L'institut du point de vue, Lieux possibles # 3

On dit que le camarade Lénine est venu inaugurer les immeubles modernes de la Beunauge à Bordeaux. Ça vaut quand même le coup d'aller voir!
Déjà, grimper sur la terrasse à plus de trente mètres du sol, quand on habite en bas des immeubles ou dans les échoppes de La Bastide, ça vaut la montée d'ascenseur, d'autant plus qu'il est doté d'une groom bavarde qui va guider les autochtones autant que les visiteurs. Rien que voir la ville de là haut!
On y découvre deux univers distincts. Le premier, intime et dédié aux soins du corps, se compose de quatre jumelles géantes posées au bord du toit. À l'intérieur des optiques : un hammam, un salon de massage, un salon de beauté et un salon de coiffure. Le second, plus collectif change de fonction au fil de la journée et de la soirée : une tablée pour la tisanerie et le restaurant, un lit démesuré pour des siestes, des ciné-bivouacs et des concerts. Pas prévu de se faire coiffer, mais pourquoi pas ? Et de dessiner une partie de la carte belvédère ? Finir couché avec un bouquin à partager avec un voisin du cinquième étage ? On va essayer de s'inscrire pour une soirée restaurant. Vite, parce que ça ne va pas durer.
Dans dix jours on démonte. On a juste le **temps** d'en profiter et d'essayer de trouver la prochaine idée qui nous permettra de se retrouver.

Les Grands Voisins à Paris

On vient de croiser deux trottinettes-camionnettes, sur l'avenue Denfert-Rochereau. Bien sûr, fallait y penser, transporter dans les rues de Paris en affichant de la joie dans l'espace public. Repenser la ville quoi!
L'hôpital Saint-Vincent de Paul a pris des couleurs depuis que les Grands Voisins se sont installés. Une petite ville dans la grande, un espace préservé où s'inventent des juxtapositions improbables. Certains bâtiments accueillent 500 personnes en hébergement, d'autres ont permis l'installation de petites entreprises solidaires. Le cœur des «Grands Voisins», c'est la Lingerie. Une terrasse et ses tables d'école, un restaurant aux saveurs étonnantes, une salle de réunion de concert et de travail collectif. Tu veux du feu ? Tire la bobinette et le briquet suspendu viendra jusqu'à toi. Partout, l'architecture fait des clins d'œil pour rappeler peut-être que l'on n'est pas sérieux quand on a dix sept ans et que ça peut durer toute une vie. Ici la rue est devenue camping, une longue estrade de bois porte des dizaines de tentes et quelques cabanes à dormir. La salle de bain est elle aussi ouverte sur l'espace urbain, on est chez soi en ville.
A l'entrée, les ateliers boutiques font sursauter, ressourcerie, déménagement à vélo, plantation et jardinage d'art brut…
L'ambition centrale des Grands Voisins est d'être une fabrique de communs! Rien que ça! Trouver les lieux de croisement des migrants et des innovateurs, des campeurs et des artistes, des passants d'un jour et des résidents. Ils sont là depuis deux ans et chaque jour, il y a de nouveaux arrivants. Et ils sont là aussi pour peu de **temps**, **en bail précaire** avec la ville de Paris qui prépare un projet urbain. Mais si ça marche trop bien, si on fabrique trop de commun, comment feront nous pour nous en passer ?

23 septembre 2o16, journée de la transition citoyenne

au Magasin Général des Grands Voisins

75014, métro Denfert Rocherau de 9h à 17h

• présentation de Lîeux

• ateliers sur les conditions de vie des Lîeux

• ateliers sur la valorisation des Lîeux

• perspectives

123 de Bruxelles
Bonheur Voironnais Brut
Cabane à Gratter de Bordeaux
CapaCités Paris-France
CapaSol Paris-Province
Chimère citoyenne de Grenoble
Collectif grenoblois Mort De Rue
EspaSces Possibles Bretagne-France
Île Cézon de Landéda
La Piscine à Échirolles
La Terrasse à Montreuil
Les Grands Voisins à Paris
Librairie Tartinerie de Sarrant
Lieux Possibles de Bordeaux
Maison de Migrants de Ixelles-Bruxelles
Maison des Anciens de Franc Moisin à Saint-Denis
Manifeste à Grande-Synthe
Parlons-en de Grenoble
Periferia Belgique-France
PLOEF! de Jette-Bruxelles
Point d'Eau de Grenoble
Quatrième en Action à Paris
Relais Social de Charleroi
Réseau Paul Bert à Bordeaux
RSA38 en Isère
Table de quartier Amiraux Simplon Poissonniers Paris 18ème
Unapp, France
… … …

infos sur **Capacitation-Citoyenne.org**

CapaSol ∞ 2o16 "Cartes Postales" : Pierre Mahey CapaSol sauf Zoé Bourdier CapaCités pour la Table de Quartier